

L'amour, une tempête

Martine Delvaux and Valérie Lebrun

Number 324, Summer 2019

Au marché des corps. La chair peut-elle devenir le lieu d'une résistance?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90892ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Delvaux, M. & Lebrun, V. (2019). L'amour, une tempête. *Liberté*, (324), 34–35.

L'amour, une tempête

Récit à quatre mains

MARTINE DELVAUX ET VALÉRIE LEBRUN

C'est lassant de se dire qu'il y en a eu des milliers avant nous qui ont dit la même chose. On se dit qu'il faut y penser autrement, s'accorder, trouver le point médian, renverser l'équation charnelle. Extraire la racine du désir et refuser l'injonction du corps, la peau qui s'impose comme un raccourci sur le chemin de l'amour. Dire non. Pas comme ça. Refaire les gestes, ne plus fermer les yeux ni attendre que ça passe, casser les mots, apprendre à faire sans eux, les mots usés, les mots depuis longtemps bâillonnés, les mots carcans, les lamentations qui n'arrivent que rarement à la cheville de l'amour. Tirer la langue vers nous, à l'endroit sous la peau qui fait flancher les jambes. Trouver les mots les plus simples pour parler du plaisir le plus obscur. Prendre le pouls de celles qui ont fait cent fois le tour de la chair, sans pourtant jamais revenir du grand chelem de l'amour.

Non. Le refus est là, implacable au milieu des vagues. Ne pas montrer comment ça se passe. Avoir envie d'aller ailleurs, loin de l'ennui. Écrire plutôt comment la tempête commence, comment elle insiste. L'impossible du corps. L'infini de l'amour. On parle sans arrêt du temps qu'il fait, de la chronologie qui ne change pas, d'une logique confortable où le début et la fin s'enchaînent, sans trop se prendre les pieds dans les détails. Mais si on demandait à la montre d'attendre ? D'étirer chaque seconde pour voir si le temps peut tendre les bras, ralentir chacun de ses mouvements, déplier l'attente en offrant à la peau une syntaxe continue, une grammaire étrangère où l'intermittence serait belle, pleine de mystère, forte d'une étreinte qui s'espère, se donne et se perd dans les eaux dorées de l'oubli. Pour voir si c'est possible d'écrire dans le sens contraire de la chair. De parler d'amour sans avoir le cœur à l'envers.

On se dit qu'il y a autant de chemins qui mènent à Rome que de raisons de ne pas vouloir s'en sortir. Parce que revenir, ce serait apprendre à contourner la tempête. Ce serait s'empêcher de montrer ce qui est compliqué, écrire sans épuiser le sens des mots, sans braver la vanité des larmes. Savoir revenir, ce serait savoir partir au bon moment, quand les sanglots ressemblent à de la colère, à la seconde où c'est encore difficile de deviner si les bras cherchent à serrer plus fort ou à se déprendre. Aimer la tempête, comme le geste d'écrire, ce serait gagner contre l'envie brûlante de se retourner. Ce serait quitter la ville à toute vitesse, mentir sur l'heure du décollage, prier le chauffeur d'accélérer, de traverser l'enceinte où tout aurait pu continuer. Prendre le pari de l'amour, c'est

tenir debout dans l'œil de la tempête. Rester dans l'élan du retour. Laisser une chance au temps. Ce serait ne rien vouloir de plus sinon vivre à jamais au cœur d'une lumière évanescence, charmante et hautaine, rieuse et violente, garder en tête l'image d'un visage balayé par les mèches, les lèvres sur des paupières fermées, les doigts aux ongles rongés, les mains comme des poupées russes qui s'enchaînent, qui s'emboîtent et qui multiplient à travers le corps les envies douloureuses de retrouver l'image dans le geste d'écrire l'amour.

Aimer la tempête, c'est attendre au-delà des mots. C'est parler une autre langue et tout comprendre. C'est rester dans l'émerveillement des gestes, de la voix. Attentive à l'inattendu du corps, à ce qui prend forme en dehors des attentes. Ne pas céder à ce qui est là ou à ce qui se prend, mais tendre l'oreille à ce qui, en elle, est fait de cordes et de soupirs. Le corps qui s'envole sans s'échapper. Le corps en coup de foudre, quand chaque regard, chaque baiser, est une première fois. Ce corps qui contient en lui-même la boucle, le fracas, la rumeur par lesquels la tempête se met à exister. À faire naître en l'autre le terrible désir d'y rester. Ne vivre que de ça, n'avoir que ça en tête. L'amour insatiable qui mord tout sur son passage. Et pour que dans l'écriture, l'amour s'abandonne, se laisse choir, comme avant, la peau dans les draps du souvenir, un hôtel dans une ville éloignée, les fenêtres ouvertes sur n'importe quelle mer pourvu que ce soit près d'elle. Et le rituel de l'absinthe, le café de porcelaine, les bols de thé, la vodka d'après-midi, les pâtisseries au milieu de la nuit, avaler une bouchée d'*unami*, crêpe au chou et champignons, *borscht* et *pierogis*. Ne jamais être rassasiée du moment où les bras s'ouvrent et se referment autour d'elle. L'empreinte à jamais, et désormais, la marque, le sceau rouge, le ballet des ombres dans le miroir que la mémoire transforme en tableaux et dont le souvenir fait trembler.

Le temps se dédouble entre les mains qui écrivent et celles qui aiment. Il y a la vie vécue et la vie rêvée, la vie vécue d'avoir été rêvée, et le rêve aussi vif que la vie réelle. Il y a l'histoire qu'on raconte en plein jour et celle que l'insomnie reprend, inlassablement, comme une berceuse qui empêche de dormir. La tête qui cherche désespérément un coin tranquille où se lover, un lieu sans elle où faire défiler les images, à rebours, pour la retrouver, imaginer la vie comme si on ne l'avait pas quittée, comme si elle était là, à côté. On se dit que si la tête était condamnée à oublier l'amour, la peau cesserait d'en porter les gestes. On oublierait l'étrange chaleur et les coups de vent. On ne serait pas là à prévoir, à prédire la

prochaine tempête. À l'attendre, à implorer qu'elle revienne, même toute petite dans un verre d'eau. On ne serait pas là à désirer l'avaloir d'un coup ou à la garder longtemps en bouche comme pour assouvir la peur de ne plus rien sentir ou de mourir bêtement, frappée par l'ennui. Cesser de croire qu'il est possible de mourir de nostalgie, de s'intoxiquer par une trop forte dose de ce qui aura été. Le lit défait, la chaleur de l'absence quand on méprend les draps pour la peau, les oreillers au sol, les bagues qui brillent parmi les vêtements.

effort, sans fatigue? Quand il baisse les bras, qu'il abandonne devant ce qu'il ne comprend pas? Qu'il choisit le lac en miroir plutôt que la grande vague? Qu'est-ce qu'on perd à tirer sur l'amour? Qu'est-ce qu'on gagne à croire que l'amour est mort, qu'à jamais la tempête s'est calmée? On en vient à souhaiter qu'il y ait une prison pour tous ceux qui désertent l'amour. Et pour les autres, un sanctuaire? Un lieu rempli de lumière pour celles qui racontent le moment précis où l'allumette craque, le moment où le bout de bois devient feu, où

Le temps se dédouble entre les mains qui écrivent et celles qui aiment.

Quand les traces sont là, mais qu'on ne s'en contente pas. Qu'elles deviennent forcément des signes. Les mots, les gestes... pleins feux sur la fin du monde.

Ci-gît l'amour et ça dure encore, ça résonne, les bouteilles de parfum, les objets oubliés sur la coiffeuse, le tiroir vide de la commode, les cintres qui cognent dans le placard, le tintement de vêtements déshabités. L'ombre qui revient au corps défendant de sa disparition, dans la tasse préférée, le restaurant des soirs d'été, l'encre du passeport, les pages cornées, la liste des chansons, les lettres et les mots écrits lentement ou à la sauvette, les surprises glissées dans les interstices de la vie ordinaire, les sanglots, les éclats de rire, les cris et les dents qui grincent au lieu de jouir trop fort.

Le temps de l'amour tourne à vide. C'est un film au milieu duquel on ne sait plus. L'insistance qui fait qu'on attend, qu'on patiente, qu'on vire un peu les choses en espérant que la tête décroche, que le cœur reprenne, que les mains, les mâchoires se desserrent enfin. C'est lassant de devoir commencer par la lassitude. Les yeux qui baissent en demandant presque pardon, excusez-moi d'avoir envie, d'avoir besoin, de n'avoir que ça en tête. Ne vivre que de ça, un jardin de roses fanées, sans une goutte d'eau fraîche, jusqu'à étouffer de pas vouloir la quitter, de continuer à la voir arriver, apparaître, monter sur la scène de nos promesses, d'un avenir qui, chaque fois, se souvient du passé. On se demande si c'est le cœur, vraiment, qui décide, si c'est lui qui oublie que le rouge du ciel s'attrape seulement à l'aube, qu'il se glisse, avec adresse, à l'orée du désir. On s'efforce de sauver les ruines, de chasser la poussière, mais que se passe-t-il quand le cœur échoue à panser l'absence des nuits qui s'allongent, sans

l'étincelle illumine la nuit, où du néant jaillit la brûlure? Un podium pour celles qui ont connu l'Hiroshima de l'amour? Le génocide des cœurs? La grenade de la passion, la mitraillette des adieux, les menottes qu'on serre autour du cœur pour ne rien perdre? Les mains qui s'enfoncent, qui forcent le corps à prendre son mal en patience, à espérer le sang, n'importe quoi pourvu que le corps exulte, goutte à goutte, comme les larmes dans le creux de l'épaule, les petites bulles au bord des lèvres?

Il faudrait peut-être forcer la porte des rêves, écrire la tempête pour la faire durer, regarder l'amour par le trou d'une serrure et voir comment les mots repoussent la fin, comment s'invente la chute lente, comment tournent les manèges infinis de la tendresse et de l'amertume. Il faudrait brûler tous les lits au lieu des fuseaux, verser sur la fusion des corps le gaz de tous les avions, l'alcool des mimosas, le liquide bleu de la bouteille inflammable sous laquelle on a parfois retrouvé des mots d'amour. Un bout de papier imbibé d'elles, de leurs mains chaudes, inoubliables. Le plaisir qu'elles ont pris à faire de l'amour une coulisse, une empreinte sur les murs du monde. Il faudrait mettre le feu aux mots et aux images pour sentir, dans sa propre chair, le doux relent des amours éternelles. (L)

- ♦ **Martine Delvaux** est écrivaine et professeure à l'UQAM. Et elle est féministe.
- ♦ **Valérie Lebrun** a fait son doctorat sur l'amour dans la littérature des femmes. Elle étudie désormais en droit à l'Université McGill.